

idoles » (26 novembre 1888). Mais qu'importe la dernière volonté de Nietzsche ! On vend maintenant son livre vingt marks, on l'édition dans un format ridicule, avec des ornements d'un style si déplaisant que les Belges mêmes n'en ont plus voulu, et cela après avoir attendu vingt ans ! De pareilles choses ne peuvent se passer qu'en Allemagne.

M. Raoul Richter, professeur à l'Université de Leipzig, a ajouté aux volumes quelques excellentes notes bibliographiques. Il y affirme, comme si cela n'allait pas de soi, que, sauf quelques légères variantes, l'impression a été faite exactement conformément au manuscrit original.

Les lecteurs du *Mercury* pourront lire ici *Ecce homo* dans son entier. Nous le ferons paraître en volume dans quelques semaines en même temps que les poésies laissées par Nietzsche. Ce n'est donc pas le moment d'y insister davantage.

§

On sait qu'un des amis les plus dévoués de Nietzsche fut le jeune musicien Kœselitz, qui signait ses compositions du pseudonyme de Peter Gast. Etudiant à Bâle en 1875, Gast suivait les cours de Nietzsche, d'Overbeck et de Burckhardt. Il fit la connaissance de son professeur à qui le liaient déjà de communes admirations musicales. Nietzsche rédigeait alors sa quatrième *Considération inactuelle*, entièrement consacrée à Richard Wagner. Le jeune homme s'offrit de mettre le manuscrit au propre et depuis lors des relations suivies s'établirent entre les deux hommes. Peter Gast possède une magnifique écriture. Il a copié de sa main presque tout ce que Nietzsche destinait à l'impression et, pendant dix ans, jusqu'à la fin de 1888, aucun volume ne fut publié qu'il n'en eût sous les yeux les brouillons et qu'il n'en corrigéât les épreuves.

Comme musicien M. Peter Gast est à peu près inconnu en Allemagne. Il a composé un opéra, *le Lion de Venise*, et Nietzsche voyait en lui le futur Bizet allemand. Mais certaines consécration se font attendre longtemps. Qui sait ! peut-être assisterons-nous un jour au triomphe de ce brave homme, dont il convient de louer surtout la modestie. Il fut pour Nietzsche une sorte d'Eckermann. On retrouve même chez lui certains traits qui rendent si touchante la figure effarée du confident de Goethe, par exemple la naïveté et le manque de sens critique.

En un fort volume de 500 pages, M. Peter Gast vient de réunir toutes les lettres que lui écrivit Nietzsche. La première est une simple carte de visite avec deux lignes de texte, datées du 27 mai 1876, la dernière qui, elle aussi, n'a que deux lignes, porte la date suprême : 4 janvier 1889. « A mon maître Pietro. Chante-moi un chant nouveau. Le monde est transfiguré et tous les cieux se réjouissent. — Le Crucifié. » Il faut remarquer que l'avant-dernière lettre, datée du

31 décembre 1888, est encore d'une lucidité parfaite dans ses débuts. C'est donc entre le 1^{er} et le 3 janvier qu'il faut placer la catastrophe qui anéantit à jamais l'intelligence du philosophe.

Peter Gast était pour Nietzsche le correspondant idéal. Il répondait minutieusement à toutes les lettres, il saisissait toutes les allusions et savait se plier à toutes les exigences du maître. N'était-il pas aussi le seul homme qui connaissait parfaitement son œuvre ? Aussi, devant ce jeune homme, Nietzsche se *donnait-il* beaucoup plus que devant ses amis d'enfance, les compagnons de son âge. Gast, pour le philosophe, possédait une autre qualité encore : il était dénationalisé comme lui, vivant à Venise presque toute l'année, et, en musique, ils avaient tous deux les mêmes goûts.

Ces 278 lettres sont donc un des plus précieux documents que nous possédions sur la vie intime de Nietzsche. Il faut lire avec soin surtout celles des quatre dernières années, depuis le premier séjour de Nice en 1884, pour comprendre comment l'auteur de *Zarathoustra*, las de ses « soucis germaniques » (comme disait Henri Heine), s'efforça d'augmenter son domaine intellectuel.

Le 26 février 1888, il lit à Nice *les Œuvres posthumes* de Baudelaire, s'enthousiasme pour *Mon cœur mis à nu* et copie, à l'usage de son ami, une lettre entière de Wagner à Baudelaire. Le 11 mars, toujours à Nice, il est « ravi », parce qu'il entend de l'Offenbach (*la Périchole, la Grande-Duchesse et la Fille du Régiment*). Le 17 mai de la même année, écrivant de Turin, il se réjouit du grand succès du *Roi d'Ys*, d'Edouard Lalo, « un artiste modeste à qui la vie a joué de mauvais tours ». Huit jours après il est enchanté de trouver à la quatrième page du *Figaro* un morceau entier de *la Passion selon saint Mathieu*, de Bach. De Sils-Maria, le 20 juin, il signale qu'il est en train de lire *Rome, Naples et Florence*, « le livre le plus *abondant* » de Stendhal, et il ajoute en marge que « l'on vient d'éditer quelque chose d'inattendu, le *Journal de Stendhal* ».

Durant les trois derniers mois de cette extraordinaire année, les missives deviennent de plus en plus nombreuses et, à côté d'indications relatives à la publication de ses œuvres, le désir de se mêler à la vie française apparaît de plus en plus nettement.

Qui sait, si la maladie n'avait pas terrassé Nietzsche, peut-être l'aurions-nous vu surgir à Paris, durant l'exposition de 1889, hôte fêté de quelque salon international, en proie aux reporters et aux petites dames hystériques.

Avouons que nous aimons mieux son visage de grand solitaire méconnu. La grande foire de Paris nous l'eût gâté. N'est-ce pas déjà de trop que les snobinettes aient le droit de le lire et d'en parler ?

§

Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. — Après